
Des miroirs déformants

Anne-Marie Delcambre

Essayer de voir ce que furent en Occident les idées qu'on se fit de l'Islam n'est pas seulement obéir à une curiosité légitime, c'est aussi faire comprendre les fantasmes qui continuent de hanter l'esprit des non musulmans. Une chose est certaine, c'est que l'Europe chrétienne refléta une image singulièrement négative de cette religion dont elle craignait l'importance. Mais le miroir de l'Occident chrétien est en fait le même que celui de l'Orient musulman¹.

L'Islam, dans le miroir de l'Occident chrétien

*L'Islam vu par les chrétiens d'Orient
entre le VIIème et le XIème siècle*

Que se soit la chronique arménienne de l'évêque Sébeos à la fin du VIIème siècle qui parle de "*l'horreur de l'invasion des Ismaélites*" ou la chronique copte de l'évêque Jean de Nikious qui stigmatise la "*détestable doctrine de ce monstre c'est-à-dire de Mahomet*", c'est la même haine pour ces ennemis venus de l'Arabie. Certes, il y eut des exceptions comme le patriarche nestorien Timothée (780-820 environ) qui reconnaît à Mahomet le titre de Prophète à la manière des grands hommes de Dieu de l'Ancien Testament, mais dans son ensemble, la mentalité chrétienne orientale voit dans l'Islam une entreprise du Diable.

Hiver 1995-1996

Ce sont les chroniques arméniennes qui se montrent les plus virulentes et des théologiens comme Jean le Catholicos au X^{ème} siècle, parlent de "*l'invasion des enfants d'Ismaël en Arabie*" comme de l'invasion de "*ces scélérats, ces enfants du crime*". Mais c'est l'œuvre du célèbre syrien saint Jean Damascène qui domine tout le VIII^{ème} siècle. Son traité sur les hérésies² est connu dans toute la chrétienté orientale et occidentale. Dans ce traité, on trouve un chapitre sur l'Islam. Il parle des Ismaélites ou Agarènes (Ismaël est l'enfant qu'Agar donna à Abraham) en ces termes: "*Ils adoptèrent la doctrine d'un faux prophète qui se manifesta à eux et qui se nommait Mamed, lequel ayant eu par hasard connaissance de l'Ancien et du Nouveau Testament et aussi à la suite de discussions qu'il eût avec un moine aryen, mit au point une hérésie personnelle. Puis quand sans doute par des grimaces de piété, il se fait concilier le peuple, il alla disant qu'une Ecriture lui était descendue du ciel, et il l'inscrit dans son livre comme objet sacré*". Un disciple de saint Jean Damascène, Théodore Abu Qurra, évêque de Harran au début du IX^{ème} siècle, attaque encore plus violemment. Il déclare que "*les musulmans sont voués aux ténèbres extérieures et aux démons du Tartare (...). L'insensé pseudo prophète des Agarènes, Moameth, a dit en effet, poussé par le diable: "Dieu m'a envoyé pour répandre le sang de ceux qui disent que la divinité possède par nature trois hypostases et de tous ceux qui ne disent pas Dieu est unique; Dieu est homogène, il n'a pas engendré et n'a pas été engendré et personne ne lui a jamais été associé". Telle est en effet la théologie de ce fou*".

L'Islam vu par le christianisme byzantin entre le IX^{ème} et le XIII^{ème} siècle

Avec les auteurs byzantins, apparaît quelque chose de nouveau, le thème de l'épilepsie, utilisé pour qualifier les visions célestes³. Théophane est le premier auteur byzantin à nous avoir légué, au début du IX^{ème} siècle, une biographie du Prophète de l'islam qui allait connaître une grande fortune en Occident: "*Mouamed qui était sans ressources et orphelin, s'avisa de se rendre auprès d'une femme riche, qui était sa parente et se nommait Chadiga, en qualité de salarié chargé de conduire les chameaux (...) Peu de temps après, il s'insinua sans plus de façon dans les bonnes grâces de cette femme qui était veuve et il la prit pour épouse. Ainsi entra-t-il en possession de ses chameaux et de sa fortune. Au cours d'un voyage en Palestine, il entra en contact avec des juifs et des chrétiens. Il glana auprès d'eux quelques bribes de l'écriture, puis il fut saisi du mal épileptique. Quand sa femme l'apprit, elle regretta vivement, elle qui était noble, de s'être unie à cet homme qui était non seulement pauvre, mais en outre épileptique. Alors il s'efforce de la calmer en lui disant: "Je reçois la vision d'un ange appelé Gabriel et comme je ne puis soutenir sa vue, je m'affaiblis, et je tombe". Et comme il y avait près d'elle un certain moine qui avait été exilé pour hérésie et habitait là, elle lui a rapporté tout cela et lui nomma l'ange. Et lui, voulant la convaincre, lui dit: "Il a dit la vérité, en effet. C'est cet ange là qui est envoyé auprès de tous les prophètes." Alors elle qui avait entendu*

la première, les paroles du faux abbé, elle le crut, et elle proclama auprès de toutes les femmes de sa tribu que cet homme était un prophète, de sorte que la nouvelle passa des femmes aux hommes et en premier lieu à Abou Bachar, qu'il laissa pour son successeur (...)".

Les versions postérieures de la biographie du prophète ne feront que reprendre Théophane en chargeant encore les traits. Toutes les insultes sont bonnes pour qualifier Mahomet et son œuvre. Le Prophète est qualifié de "fourbe, barbare, ennemi de Dieu, démoniaque, athée, débauché, pillard, sanguinaire, blasphémateur, stupide, bestial et arrogant". Nicéas de Byzance est un des plus virulents: "*Le petit livret lamentable et stupide de l'arabe Moamet, qui est tout mêlé de blasphèmes proférés contre le Très-Haut, avec son infect et puant désordre (...) il ne présente l'aspect ni d'une œuvre prophétique ni historique, ni juridique, ni théologique (...)*". Les attaques sont violentes: "*Il ne s'est pas rendu compte ce chamelier, qu'il ne suffit pas d'annoncer simplement Dieu pour être annonciateur de vérité et je dirais à ce barbare, à cet ennemi de Dieu: "Ta prophétie a été écrite en contradiction avec celle des Prophètes! (...)" Il était en fait d'une nature perverse et bavarde, ou plutôt stupide et bestiale, et encore lâche, colérique soupçonneuse et arrogante. Vraiment je ne sais quelle perversité lui manquait parmi celles dont fut doué le Diable! Quant au jugement droit et à la saine pensée, son discours entier en est complètement dénué. Alors comment un tel amas de stupidité a-t-il séduit?"(...)*".

On pourrait multiplier les exemples qui tous témoignent d'une véritable haine religieuse. Car si le Prophète et le Coran sont méprisés c'est pour des raisons religieuses. Un saint Thomas d'Aquin au XIII^{ème} siècle, connaît l'islam à travers saint Jean Damascène et il partage pour le Prophète et le Coran le même mépris. Mais la Chrétienté a maintenant une raison supplémentaire de haïr l'Islam. Voici que grâce aux traductions de l'arabe en latin, l'Occident découvre l'héritage des philosophes grecs païens qui parlent de raison et de science. Saint Thomas d'Aquin se méfie d'Aristote qu'il ne connaît toutefois qu'à travers ses disciples musulmans "Aristoteles et squaces ejus, Alpharabius, Avicenna". L'œuvre de saint Thomas d'Aquin mentionne au moins 250 fois le nom d'Avicenne.

L'Occident chrétien aux alentours de l'an mil ne pouvait pas ne pas entendre parler de la renommée des savants musulmans, surtout en médecine. L'Eglise catholique s'en tenait fermement au précepte de saint Jean Chrysostome "*l'origine de la maladie est dans le péché*", et il faudra très longtemps au monde chrétien pour comprendre que la cause de la peste n'était pas le péché mais l'absence totale d'hygiène corporelle. Mais face à la supériorité scientifique des musulmans, le Moyen-Age chrétien a choisi de se moquer. On se moque de ces prestigieux savants comme Al-Biruni qui devient le Maître Aliboron de la fable, c'est-à-dire l'animal le plus sot, l'âne! Et l'on aime à répéter le proverbe "*S'en moquer comme l'Alcoran*" proverbe qui, les siècles passant, finit par être déformé et devint "*S'en moquer comme de l'an quarante*".

L'Islam vu par la littérature occidentale jusqu'au XVIIIème siècle

Un des plus grands récits épiques est la chanson de Roland. Cette chanson de geste exhale, dans toutes ses pages, la haine des Sarrasins considérés comme des païens. Vers 8: "*La ville (Saragosse) est entre les mains du roi Marsile l'ennemi de Dieu car il sert Mahomet et invoque Apollin*". Vers 853-54: "*Le roi Marsile fait battre ses tambours à Saragosse. On dresse la statue de Mahomet sur la plus haute des tours, et tous les païens le prient et l'adorent*". Vers 1253: "*L'Archevêque Turpin dit en frappant un Sarrasin: cochon de païen. Vous venez de mentir*". Vers 1932: "*Quand le comte Roland voit ces mécréants plus noirs que l'encre et n'ayant de blanc que les dents*".

Le roi Marsile revient à Saragosse, déçu, et lui et ses hommes courent dans une crypte où se trouve leur dieu Apollin, vers 2580: "*Ils lui arrachent son sceptre et sa couronne (...), le mettent en pièces à coups de grands bâtons. Quant à Mahomet, ils le jettent dans un fossé où porcs et chiens le mordent et le piétinent*". Vers 2630: "*Immenses sont les armées de cette race détestée*". Toute la chanson de Roland est truffée de traits décochés contre l'ennemi sarrasin. Des portraits brossés de païens ne sont guère flatteurs. Ils sont fourbes et sombres dans tous les sens du terme. Le Moyen-Age chrétien devant un cavalier musulman accompli, beau, cultivé, généreux n'en attribue absolument pas le mérite à l'islam. Il admet qu'il peut y avoir des chevaliers "païens" car bien entendu l'islam n'est pas à ses yeux une religion; aussi déplore-t-on que ces créatures n'aient pas reçu le sacrement du baptême et ne soient pas des chrétiens ! Pour l'Occident chrétien comme pour l'Orient chrétien, le musulman reste une créature du diable, adorateur de Mahomet, lui-même créature de l'enfer.

Chez Dante, *La divine comédie*, dans une partie concernant l'enfer, l'on retrouve ce que Schopenhauer appelle "*les aspects les plus répugnants de la doctrine chrétienne*". C'est dans le chant XXVIII que Dante rencontre Mahomet qui se trouve, avec les fauteurs de schisme et de discorde, dans le 8ème cercle, la 9ème bolge, vers 21 et suivants. L'horreur de ce supplice est indescriptible: "*Jamais tonneau fuyant (...) ne fut troué comme l'ombre que je vis, ouverte du menton jusqu'au trou du cul. Ses boyaux pendaient entre ses jambes; on voyait les poumons et le sac affreux qui fabrique la merde avec ce qu'on avale. Tandis que je m'attache tout entier à le voir, il me regarde et s'ouvre la poitrine avec les mains, disant "vois comme je me déchire: vois comme Mahomet est estropié" (vedi come storpiato è Maometto!) Ali devant moi s'en va en pleurant, la face fendue du menton à la houppe; et tous les autres que tu vois ici furent de leur vivant semeurs de scandale et de schisme: et pour cette faute, ils sont fendus. Un diable est là derrière qui nous arrange cruellement faisant passer tous les damnés de cette troupe au fil de son épée, quand nous avons fini le triste tour; car nos blessures sont déjà refermées avant que nous soyons de nouveau devant lui (...) Mahomet me tint ce discours, un pied déjà levé pour s'en aller, puis il le posa à terre et s'éloigna*".

Dans le chant XXVIII, Mahomet a un châtement terrible. En revanche le chant IV correspond au 1er cercle/les Limbes; c'est là où se trouvent les

esprits vertueux non baptisés, sans autre peine que le désir éternellement insatisfait de voir Dieu: *"Mon Maître me dit: "Je veux que tu saches avant d'aller plus loin, qu'ils furent sans péchés; et s'ils ont des mérites ce n'est pas assez, car ils n'ont pas eu le baptême qui est la porte qui est la porte à la foi que tu as". Et seul à l'écart je vis Saladin"*.

L'Espagnol Francisco de Quevedo dans *El sueño del juicio final* (Le rêve du jugement dernier) en 1608, place en enfer "Mahoma", en compagnie du Maldito Lutero: Mahomet et Luther!

On aurait pu penser que les auteurs du XVII^{ème} siècle et du XVIII^{ème} seraient plus indulgents pour l'islam. Il n'en est rien. Pour presque tous, Mahomet reste *"un sorcier, un infâme débauché, un voleur de chameaux, un cardinal qui, n'ayant pu réussir à se faire pape, inventa une nouvelle religion pour se venger de ses collègues"*.

Ainsi au XVII^{ème} siècle, Bayle, un historien, dans son dictionnaire historique et critique, conserve ce genre de préjugés, parlant ainsi du Prophète de l'islam: *"Comme il était sujet au mal caduc (épilepsie), et qu'il voulut cacher à sa femme cette infirmité, il lui fit accroire qu'il ne tombait dans ses convulsions, qu'à cause qu'il ne pouvait tenir la vue de l'ange Gabriel, qui lui venait annoncer de la part de Dieu plusieurs choses concernant la religion. Chadighe, ou trompée, ou feignant de l'être, s'en allait dire de maison en maison que son mari était prophète et par ce moyen elle tâchait de lui procurer des spectateurs. Son valet et quelques autres personnes qu'il suborna travaillèrent à la même chose (...)"*.

Au XVIII^{ème} siècle, Diderot, un des plus indulgents dans l'Encyclopédie, reste néanmoins sévère: *"Il est vrai que les contradictions, les absurdités, les anachronismes sont répandus en foule dans ce livre. On y voit surtout une ignorance profonde de la physique la plus simple et la plus connue. C'est là la pierre de touche des livres que les fausses religions prétendent écrits par la Divinité car Dieu n'est ni absurde, ni ignorant: mais le vulgaire qui ne voit point ces fautes les adore, et les Imams emploient un déluge de paroles pour les pallier"*.

Dans le journal de Trévoux, journal des pères jésuites qui paraît à partir de 1701, à l'article *Mahomet* il est écrit "mahomet" (sans majuscule): *"Nom d'homme, Muhammedes, Mahometus, Mahometes. L'auteur de la religion mahométane a rendu ce nom célèbre. Il était de la lie du peuple, fils du païen nommé Abdalla, c'est-à-dire "serviteur de Dieu". Il naquit vers le VI^{ème} siècle. Il commença à répandre sa doctrine extravagante au commencement du VII^{ème} siècle (...). Mahomet I, Mahomet II, etc. sont les sultans des Turcs. Mais Mahomet tout court, c'est le faux prophète dont nous venons de parler. Mahomet fut un homme orgueilleux, ambitieux, cruel, débauché à l'excès, ne sachant ni lire ni écrire et tout à fait indigne d'être l'Envoyé de Dieu (...)"*.

L'islam et son prophète n'inspirèrent pas seulement les auteurs de dictionnaires mais aussi et non moins violemment, les auteurs de pièces de théâtre. Voltaire, dans *Mahomet ou le fanatisme*, voit un fanatique en Mahomet.

Il faut attendre un Rousseau ou un Lamartine pour avoir une image

plus favorable; c'est que tous deux rêvent d'une religion du cœur et ils idéalisent l'islam. Rousseau dans *Essai sur l'origine des langues*, chapitre XI, écrit: "Tel pour savoir lire un peu d'arabe sourit en feuilletant l'Alcoran, qui, s'il eut entendu Mahomet l'annoncer en personne dans cette langue éloquente et cadencée, avec cette voix sonore et persuasive qui séduisait l'oreille avant le cœur, et sans cesse animant ses sentences de l'accent de l'enthousiasme, se fut prosterné contre terre en criant: "Grand Prophète, Envoyé de Dieu, menez-nous à la gloire, au martyre; nous voulons vaincre ou mourir pour vous".

Quant à Lamartine, dans l'histoire de la Turquie, en 1833, il déclare: "*Philosophe, orateur, apôtre, législateur, guerrier, conquérant d'idées, restaurateur de dogmes, fondateur de vingt empires terrestres et d'un empire spirituel, voilà Mahomet. A toutes les échelles où l'on mesure la grandeur humaine, quel homme fut plus grand!*"

L'Occident chrétien vu dans le miroir de l'Islam

Les chrétiens vus par les morisques

Un excellent exemple est constitué par les morisques minoritaires vivant en Espagne entre 1492 et 1640, convertis de force. Comment réagissent-ils face à cet Occident chrétien? Les commandements de l'Eglise leur paraissent une plaisanterie, et tout leur semble ridicule et peu logique: "*Le carême chrétien n'est rien comparé au Ramazan*". Pourquoi les chrétiens interdisent-ils la viande le vendredi seulement? Et le pape, comment accepter son pouvoir d'excommunication? Comment croire qu'il puisse canoniser un saint? Ces chrétiens sont d'ailleurs des "*ivrognes*" et des "*anthropophages*". Ils boivent le vin, même à la messe. Ce vin que les prêtres vont transformer en sang du Christ comme ils transforment le pain en corps du Christ!

Le Coran est supérieur tant du point de vue religieux que civil. Tout ce à quoi les chrétiens croient est plein d'erreurs qu'on a mis en latin pour les tromper. Les morisques refusent en bloc les sacrements surtout le baptême, la pénitence, l'eucharistie. Ils reprochent aux chrétiens d'avoir préféré le baptême à la circoncision, pourtant d'origine biblique. La confession les fait rire car ils sont persuadés que le prêtre ne peut pas remettre les péchés. Le prêtre se fait l'égal de Dieu en usurpant son pouvoir!

L'eucharistie: pour eux l'hostie n'est qu'un morceau de pain. C'était un sujet de plaisanterie de dire qu'on trouvait l'hostie, après la digestion, avec les résidus de tous les autres aliments. Comment les chrétiens catholiques peuvent-ils à ce point se moquer de Dieu et prétendre qu'en disant certaines paroles, le prêtre est capable de faire venir Dieu sur la terre entre ses mains? Un homme peut-il manger Dieu! Et que dire de ce Saint-sacrement exposé dans le tabernacle!

Au refus de croire à la présence divine dans le Saint-sacrement, il faut ajouter le refus de la messe, pure invention des papes. Certes on est assez d'accord pour reconnaître que la musique de l'orgue est splendide, l'apparat des costumes est remarquable. Mais certains rites sont choquants. Prendre de l'eau bénite et se signer en entrant leur paraît inconcevable. La messe est sentie comme un spectacle profane. Hommes et femmes sont ensemble. Les morisques sont choqués de la mauvaise tenue dans les églises qu'ils attribuent à cette mixité. Les églises sont même envahies par les chiens, qu'il faut chasser sans cesse! Dans les églises règne la saleté. Les fidèles d'ailleurs ne se lavent pas avant d'y aller et n'hésitent pas à les souiller avec leurs souliers sales; en outre, ils s'y mouchent et y crachent sans retenue; on est gêné par le bruit des cloches...

Les morisques s'en prennent aussi à toutes les manifestations extérieures de la religiosité, le culte des statues et des reliques. Les bulles papales ne sont que du vent! Dans la religion chrétienne tout est affaire d'argent: indulgence, reliques, jubilés; tout s'achète et se vend. Si on veut tourner une loi de l'Eglise, on peut obtenir une dispense en payant. Le pape est critiqué comme l'est aussi le prêtre. En l'absence du prêtre, pas de messe. On s'étonne de leur nombre, de leur rôle démesuré et on ne comprend pas leur célibat. Si les prêtres ne se marient pas, c'est en contradiction avec le plan de Dieu sur les hommes. Interdire le mariage des prêtres est encore un signe de fausseté de la religion chrétienne. Les prêtres ne vont-ils pas jusqu'à pécher avec leur pénitentes au cours des confessions! La confession est une invention diabolique de l'Eglise. Le prêtre est disqualifié. C'est un être vil, intéressé qui vit aux crochets des fidèles. Les moines sont très mal vus. Ils ne pensent qu'à la luxure. Ils aiment polémiquer.

On ne s'étonnera pas que le franciscain espagnol Alfonso de Espina, fin du XV^{ème} siècle ait pu écrire en latin: "*De concordantia et discordantia legis Mahometi cum lege christi in articulis fidei et sacramentis*". Le mépris éclate à chaque page: "*Les Agarènes sont chrétiens renégats*". C'est Sergius, moine arabe, qui a instruit Muhammad. L'Afrique du Nord n'était-elle pas chrétienne au temps de saint Augustin! C'est de là que leur vient le peu de vérité qu'ils conservent. A ses yeux ils n'ont un semblant d'existence qu'en tant que "chrétiens hérétiques". On revient aux attaques traditionnelles des chrétiens contre l'islam.

Le grand voyageur Ibn Jobayr (Jubayr) qui visitera la Palestine près d'un siècle après le début de l'invasion franque sera scandalisé de voir que certains musulmans "*subjugués par l'amour du pays natal, acceptent de vivre en territoire occupé*". "*En terre d'islam, on se trouve à l'abri des peines et des maux auxquels on est soumis dans les pays des chrétiens, comme entendre, par exemple, des paroles écœurantes au sujet du Prophète particulièrement dans la bouche des plus sots, être dans l'impossibilité de se purifier et vivre au milieu des porcs et de tant de choses illicites. Gardez-vous de pénétrer dans leurs contrées (...)*".

Les croisés vus par les musulmans

Hiver 1995-1996

"Tous ceux qui se sont renseignés sur les Francs ont vu en eux des bêtes qui ont la supériorité du courage et de l'ardeur au combat, mais aucune autre, de même que les animaux ont la supériorité de la force et de l'agression". Ce jugement sans complaisance résume bien l'image que les musulmans de Syrie ont de l'Occident chrétien. Un mélange de crainte et de mépris de la part d'une nation arabe très supérieure par la culture, mais qui a perdu toute combativité. A travers toute la littérature épique, les Franj seront invariablement décrits comme des anthropophages. Anthropophages et sales. L'hygiène des croisés chrétiens est plus que primitive. Ce n'est qu'avec le temps qu'ils apprendront à l'améliorer en utilisant régulièrement le hammam et en recourant davantage aux services des médecins arabes. Les exemples de la grossièreté des Francs sont innombrables. Dans *Les Templiers dans le miroir de l'Islam*, on voit le prince Oussama Ibn al-Mounqidh, né en 1095 de la noble et puissante famille des Banu Mounqidh en Syrie, près d'Antioche, décrire les mœurs des Francs. Le maître d'Antioche est alors Tancrede de Hauteville. A l'âge de vingt ans, Oussama est invité par l'émir de Damas à venir séjourner dans sa ville: "Tu connais la langue des Francs, leurs mœurs et leurs chefs, lui dit l'émir. Acceptes-tu de me servir d'ambassadeur auprès d'eux?" Et Oussama décrit la manière dont les Francs rendaient la justice. Or comme remarque le professeur Jean-Philippe Lévy, "pendant tout le haut Moyen-Age et jusque vers le XIIIème et XVIème, l'ordalie occupe la place préférée (...) l'ordalie est le jugement de Dieu"... et il continue: "L'islam médiéval est, du point de vue des preuves, en avance sur son époque, du moins sur la chrétienté occidentale. Il ne pratique pas en effet l'ordalie. Il connaît beaucoup de présomptions légales. La preuve y incombe au demandeur". Pour les Arabes du XIIème siècle, la justice est une chose sérieuse. Les juges, les cadis sont des personnages hautement respectés et l'on suit une procédure précise. Et Oussama découvre avec horreur les ordalies, avec le duel, l'épreuve du feu ou le supplice de l'eau. Oussama raconte: "J'eus l'occasion de me rendre avec l'émir de Damas à Jérusalem. Nous fîmes halte à Naplouse. Là nous vîmes venir un aveugle, jeune encore, portant un beau costume, un musulman, qui demanda la permission d'entrer au service de l'émir à Damas. L'émir y consentit (...) Je m'informais sur cet homme. Les Francs lui avaient appliqué la coutume franque (...). On avait installé une grande barrique et on l'avait remplie d'eau, puis on avait placé en travers une planchette de bois. Alors l'homme qui était l'objet de suspicion fut garrotté, suspendu par ses omoplates à une corde et précipité dans la barrique. S'il était innocent, il s'enfoncerait dans l'eau et on l'en retirerait au moyen de cette corde, sans qu'il fut exposé à y mourir. Avait-il au contraire commis quelque faute? Impossible pour lui de plonger dans l'eau. Le malheureux lorsqu'on le jeta dans la barrique, fit des efforts pour aller jusqu'au fond mais il n'y réussit pas et dut se soumettre aux rigueurs de leur jugement (qu'Allah les maudisse). On lui passa sur les yeux un poinçon d'argent rougi au feu et on l'aveugla".

Sur le plan scientifique les Francs sont au XIIème siècle en retard sur les Arabes, surtout dans celui de la médecine. On coupe les jambes avec

une hache car les chirurgiens sont de véritables bouchers; mais l'ignorance des barbares occidentaux va de pair avec leurs mœurs scandaleuses. Oussama est choqué: "*Les Franj, s'écrie-t-il, n'ont pas le sens de l'honneur! Si l'un d'eux sort dans la rue avec son épouse et rencontre un autre homme, celui-ci prend la main de la femme, la tire à part pour parler, tandis que le mari s'écarte en attendant qu'elle ait fini la conversation. Si cela dure trop longtemps, il la laisse avec son interlocuteur et s'en va!*" L'émir est troublé: "*Pensez un peu à cette contradiction. Ces gens-là n'ont ni jalousie ni sens de l'honneur, alors qu'ils ont tant de courage! Le courage ne provient pourtant que du sens de l'honneur (...)*". Ibn Jobayr s'il parle de "*l'ennemi maudit*" reconnaît la bonne administration de ces occidentaux chrétiens.

Le christianisme des parisiens vu par un musulman

Une relation de voyage, en 1834, du cheikh égyptien Rifaat at-Tahtawi, envoyé à Paris par Mohammed Ali en quête de savoir est intitulé *L'or de Paris*. Un chapitre traite de la religion:

"Nous avons remarqué que les Français, en général, n'ont du christianisme que le nom (...). Pendant les jours de carême à Paris, on ne cesse de manger de la viande (...). Les prêtres ne sont vénérés, en ce pays, que dans les églises, par ceux qui s'adressent à eux. Autrement on ne leur porte aucun intérêt — comme s'ils n'étaient que les ennemis des Lumières et des connaissances (...). Une des habitudes épouvantables du pays des Français ou des pays chrétiens catholiques est l'interdiction pour les ecclésiastiques, quels que soient leur classe et leur rang, de se marier. Leur célibat les pousse encore plus loin dans la débauche. Voici une de leurs habitudes blâmables: les prêtres croient que les gens du peuple ont le devoir de leur confesser tous leurs péchés afin qu'ils les absolvent. Là le prêtre reste dans l'Eglise sur une chaise appelée chaise de confession; quiconque désire que ses péchés soient pardonnés va à la chaise de confession en passant une porte, et se trouve séparé du prêtre par un paravent qui ressemble à un filet. Il s'assied, confesse devant lui ses péchés, lui demande le pardon, et le prêtre l'absout. Ils savent bien que ceux qui vont à l'Eglise ou à la confession sont pour la plupart des femmes et des jeunes. Ceci s'accorde avec la parole d'un poète arabe: "celui qui entre un jour dans une église trouvera gazelles et antilopes".

"Parmi les hérésies des prêtres, citons la procession du jour de fête du Saint-Sacrement, pour laquelle ils revêtent des ornements brodés. Ils parcourent la ville en portant une chose qu'ils appellent "al-bûndyû" (le Bon Dieu); et le mot al-bûndyû est composé de deux termes. Le premier est "bon" et le second signifie "la divinité". Il semble, en somme, qu'ils professent que la divinité est présente dans l'hostie que le prêtre porte entre ses mains; ce qu'ils désignent par le terme "Bon Dieu" c'est en fait Jésus — sur lui soit le salut (...). Les prêtres cultivent d'innombrables hérésies. Les Parisiens en connaissent la fausseté et s'en moquent. Ils célèbrent d'autres fêtes dont ce livre ne peut faire le tour. D'autre part, chaque Français a une fête: c'est l'anniversaire du saint qui correspond à

son nom. Si un homme s'appelle Paul, par exemple, sa fête est celle de saint Paul, et tu vois tous ceux qui portent le nom de Paul, la célébrer et faire un banquet. A chacun, le jour de son anniversaire, on offre toutes espèces de fleurs".

Pour Tahtawi, les chrétiens en Occident ne ressemblent pas aux chrétiens orientaux: "Sache que les Parisiens se distinguent parmi beaucoup de chrétiens par la vivacité de l'intelligence (...), ils ne ressemblent pas aux chrétiens coptes, qui tendent par nature à l'ignorance et à l'incurie (...)."

Comme l'a écrit Fernand Braudel à propos du prophète morisque ⁴: "C'est un conflit de religions, autrement dit, au sens fort, un conflit de civilisations, donc difficile à résoudre et appelé à durer".

Appelé à durer, surtout du côté chrétien si le christianisme reste sur la position du concile Vatican II, dans le chapitre "*Dei verbum*", sur la révélation divine "aucune révélation publique n'est [dès lors] à attendre avant la manifestation glorieuse de Notre Seigneur Jésus-Christ".

Et l'on ne peut s'empêcher de penser à une œuvre empreinte de sérénité jaillie de la plume d'un chrétien célèbre de la fin du XII^{ème} siècle, Raymond Lulle, écrite en catalan, *Le livre du Gentil et des trois sages* ⁵. Le gentil c'est le païen qui n'a aucune connaissance de Dieu. Les trois sages, ce sont le juif, le chrétien et le sarrasin (sarraïns). Dans le climat d'intolérance qui est celui de l'Occident chrétien du Moyen-Age, cette œuvre étonnante, une des toutes premières de Lulle, prône la concorde des trois religions mises sur un plan d'égalité. Le livre se termine par la volonté des trois sages de continuer à discuter jusqu'à ce qu'ils soient, unanimes en tout. Alors ensemble, ils iraient par le monde "pour rendre gloire et louange au nom de notre Seigneur Dieu".

Anne-Marie Delcambre est islamologue et professeur d'arabe. Elle est l'auteur de *L'Islam*, Repères/La Découverte, 1990 et *Mahomet. La parole d'Allah*, Gallimard (Coll. Découvertes), 1987.

¹ *Le Miroir de l'Islam. Musulmans et Chrétiens d'Orient au Moyen Age* (XII^{ème}-XI^{ème} siècle), présentés par Alain Ducellier, René Julliard 1971.

² Jean Damascène, *De Haeresibus*, chapitre 101.

³ *Polémique byzantine contre l'islam* (VIII^{ème}-XIII^{ème}), par Adel-Théodore Khoury-Lieden, E. Jibril, 1972.

⁴ Louis Cardaillac, *Morisque et chrétiens, un affrontement polémique*, Klincksieck, 1979.

⁵ Raymond Lulle, *Le livre du Gentil et des trois Sages*, Editions du Cerf, Paris 1993.

Hiver 1995-1996